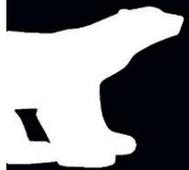


musée
Pompon

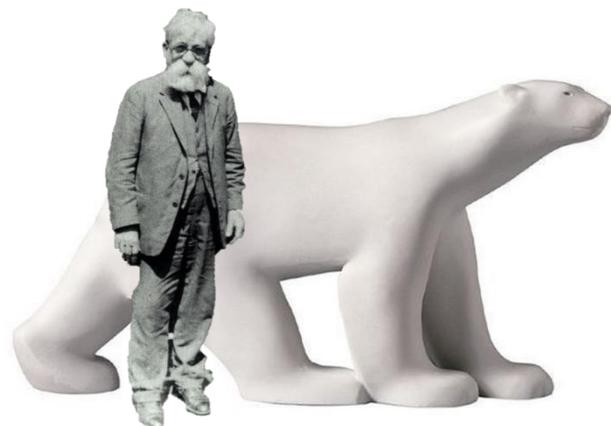


R I C H A R D

ORLINSKI

SAULIEU &

FRANCOIS
POMPON



« LE CHOC DES TITANS »

2017

Musée à ciel ouvert
1^{er} avril au 31 décembre
Musée François Pompon
1^{er} juin au 31 décembre



musée de France

ANNE-CATHERINE
LOISIER

Sénatrice de la Côte-d'Or

Maire de SAULIEU

R I C H A R D
INVITE **ORLINSKI**

Saulieu, petite ville de 3000 habitants aux portes de Morvan, est depuis toujours une étape appréciée, à mi distance entre Paris et Lyon, sur la très belle Nationale 6 historique rebaptisée D906.

Sa réputation gastronomique et culturelle, tient au talent de quelques hommes qui se sont hissés au plus haut niveau de leur art. François Pompon, Alexandre Dumaine et Bernard Loiseau, ont fait de Saulieu, un symbole d'excellence, par delà les frontières.

Nichée sur les contreforts du Morvan, la capitale du Sapin de Noël cache bien des secrets qui surprennent le visiteur.

Ne vous fiez pas à la dimension de la ville ou du Musée, allez au-delà des apparences et vous découvrirez pourquoi les plus fins palais et les plus grands artistes animaliers se donnent rendez-vous à Saulieu.

Ici, ils sont convoités et admirés, par un public d'amateurs, au sens latin du terme, c'est-à-dire, ceux qui aiment.

Dans ce parcours initiatique des sens, le Relais Bernard Loiseau constitue une expérience à part entière qui va bien au-delà de l'excellence de sa table. C'est un lieu unique empreint d'authenticité, de chaleur, de savoir-vivre et d'histoire.

Le Musée François Pompon, vitrine de l'art moderne animalier en France et dans le monde vous ouvre sa remarquable collection intime de sculptures de l'enfant du pays. Vous découvrirez des œuvres originales de jeunesse de Pompon.

Saulieu, berceau de la haute gastronomie et de l'art animalier, met un point d'honneur à éveiller les papilles des gourmets et à offrir aux regards les œuvres des artistes animaliers les plus talentueux de notre siècle, à l'image de Richard ORLINSKI.

Nous sommes heureux de vous proposer, dans les dédales des rues de la ville, une mise scène singulière de la rencontre entre François Pompon et Richard Orlinski.

R I C H A R D
ORLINSKI

FRANCOIS
CHEZ POMPON

« LE CHOC DES TITANS »

« Tout art est une leçon pour ses dieux » A. MALRAUX

Des œuvres titanesques à la fois fantastique (King-kong,...) et exotique, sorte de symbole de l'exploration de l'artiste à travers l'histoire de l'animal et de l'homme.

« Les animaux sont des humains », affirme Pompon.

« Je m'interroge sur l'âme humaine à travers les animaux sauvage », Richard Orlinski

Son concept transforme la violence en beauté: « on doit lutter contre le découragement et notre caractère sombre. je voudrais que mes créations aident les hommes à canaliser leurs pensées noires, qu'elles les transforment en beauté » le sculpteur français est connu pour ses sculptures parfois monumentales d'animaux de couleurs vives (panthère, crocodiles, loup, king-kong...) transposées dans la résines, l'aluminium, le marbre ou le bronze. Orlinski s'interroge sur la transformation d'un instinct primordial en une émotion civilisée. Les vecteurs de cette métamorphose sont l'esthétique de l'oeuvre, la quête de la perfection du sculpteur et la perception du spectateur.

A l'instar de François Pompon pour qui la lumière devait jouer avec les formes, glisser sur les muscles puissants de l'animal, Richard Orlinski innove en permanence pour créer des effets de lumière qui ondulent sur toutes les facettes de l'oeuvre sculptée, en utilisant de nouveaux matériaux et testant de nouveaux alliages.

Pompon, était un bien étonnant chasseur de mouvement, ce qui l'intéressait, c'est "l'animal qui se déplace". Richard Orlinski sculpte pour sublimer la réalité et créer des œuvres d'art vivantes, belles et intemporelles, qui suscitent l'émotion dans le regard de l'autre.

Novembre 1922 : le Salon d'automne ouvre ses portes. Cette année-là, c'est un bel ours polaire grandeur nature de François Pompon qui tient la vedette. Richard Orlinski lui, crée des sculptures surdimensionnées, des œuvres colossales, qui forment un fabuleux observatoire de la vie sauvage, le résultat est saisissant.

L'alliage entre l'art moderne et l'art contemporain prendra tout son sens lors de cette exposition. Saulieu est un écrin idéal pour le sculpteur classé aujourd'hui à la 1ère place des artistes français les plus vendus au monde (source Artprice) et pour qui l'Art et la nature sont indissociables.

FRANCOIS
POMPON

SCULPTEUR DU XXème SIECLE

PORTRAIT

FRANCOIS POMPON

Par Anne Pinget

En 1881, depuis six ans à Paris, Pompon essayait de devenir statuaire, mais ne vivait que de son métier de praticien. Cette année-là, Hector Malot publia un roman bien-pensant¹, qui mettait en scène un sculpteur « de bonne famille » (rareté), prix de Rome, vivant dans un hôtel « grec [...] approprié aux usages de la vie moderne » construit avec dévotion par sa mère, avenue de Villiers, « un quartier de jeunes qui n'est pas mauvais ton ». Ce sculpteur, nommé Casparis, avait un praticien généreux, honnête et dévoué, Jottral, qui venait tous les jours l'aider. Le roman éducatif montrait le déroulement d'une carrière de sculpteur, la technique de la sculpture. Son titre ? *Pompon*.

Si ce roman était tombé dans les mains de l'autre Pompon, aurait-il vu, comme dans une boule de cristal, sa vie future auprès de René de Saint-Marceaux - qui n'était pas prix de Rome, mais descendait d'une excellente famille -, se serait-il imaginé dans le rôle du praticien modeste et dévoué ? Quelle déception lui aurait causé cette vision alors qu'il faisait « à l'avenir un crédit illimité de vaches maigres »².

Jottral, le praticien du roman « s'était fait ouvrier sous le coup du besoin et de la misère : de quinze à dix-huit ans il avait rêvé l'art avec toutes les nobles satisfactions qu'il peut donner, la création, la gloire, la fortune, et, avant même d'avoir pu savoir s'il était ou n'était pas capable de réaliser ce rêve, il avait dû renoncer à l'art pour le métier et se contenter d'ébaucher, à dix ou quinze francs par jour, des statues que plus d'une fois il n'aurait pas voulu signer ». Mais notre moraliste pensait qu'il méritait sa place subalterne. Quand Casparis vint chez lui et visita son atelier-hangar, il fut « ému par un sentiment de douloureuse sympathie [...]. Tout cela était plein de bonnes intentions, mais il n'y avait, par malheur, que des intentions, pas de puissance, pas d'invention, pas d'originalité : partout des imitations ».

Pompon lui aussi imitait, c'est ce qu'on apprenait à l'école. Pourtant celle qu'il fréquenta à Paris, la Petite École fondée sous Louis XV et qui allait devenir l'École nationale des arts décoratifs en 1877, était la plus ouverte. On y apprenait, par exemple, à dessiner de mémoire, comme le firent ensuite toute leur vie avec virtuosité deux anciens élèves, Carpeaux et Rodin.

Les personnalités d'Aimé Millet et de Joseph Caillé, les deux professeurs dont Pompon se dit l'élève dans les notices qu'il remit pour les *Livrets du Salon* à partir de 1879, n'étaient pas en rupture avec l'art de leur temps. Millet, grand décorateur, savait comprendre le rôle de la sculpture-architecture ; Charles Garnier l'en félicita à propos de son *Apollon*, qui couronne l'Opéra (1866-1869). Caillé avait moins d'abattage. Où Pompon le connut-il puisqu'il n'apparaît pas dans la liste des professeurs de la Petite École ? Un troisième sculpteur, non mentionné, Pierre Rouillard, professeur de sculpture ornementale et d'anatomie de 1841 à sa mort, en 1881, ne serait-il pas le plus important ? C'était un familier du Muséum et un grand animalier - on peut en juger par le décor extérieur du Louvre, *Naissance du cheval* (fronton cour Visconti, 1857), ses groupes de chiens, de loups et de sangliers (pente en fer à cheval du manège, cour Lefuel), et sur le parvis du musée d'Orsay, où a été transféré le *Cheval à la herse* (1878), naguère au palais du Trocadéro.

Fut-ce l'exemple de Rouillard qui compta dans le choix que Pompon fit de ne plus représenter que des animaux à partir de 1906 ? Ou bien fut-ce l'éditeur de la rue Royale, A. A. Hébrard - lui qui prit sous contrat Rembrandt Bugatti encore mineur, exposant ses statuette d'animaux sauvages dès 1904 -, qui, sentant le marché du bronze animalier renaître, l'aurait poussé dans cette voie, reflorissante comme au XIX^e siècle ? Antoine-Louis Barye (1795-1875) avait alors donné aux animaux leurs lettres de noblesse, en ajoutant à la violence romantique de ses groupes l'expression des passions humaines. Emmanuel Fremiet (1824-1910) leur avait conféré de l'humour. À leur suite, la grande demande en bronze-animalier-pour-cheminée-bourgeoise permit aux Mène, Moigniez, du Passage, Gain, Peter, Gardet, etc. de vivre. Au XX^e siècle, Paolo Troubetzkoy (1866-1938) et Rembrandt Bugatti (1884-1916) renouvelèrent la formule par une démarche analytique.

Sachant imiter, Pompon exposa. D'abord des portraits, gagne-pain des artistes du XIX^e. Mais il n'eut pour modèle que sa famille. Pour se faire connaître, il devait présenter un grand sujet, dans un grand format. Son *Âge d'airain* à lui, ce fut *Cosette*. Rodin exposa son œuvre-manifeste à trente-sept ans, Pompon n'en avait que trente-trois. Il choisit la littérature par sécurité, car cela plaisait au Salon⁶. Malgré l'ombre de Victor Hugo, qui venait de mourir, et plus tard l'aide de Rodin⁷, sa *Cosette* ne fut pas achetée. Elle avait pourtant été récompensée dès 1888, ce qui avait valu à Pompon le titre de sociétaire des Artistes français et son embauche chez Mercié. L'autre ressource des sculpteurs, l'édition, allait-elle lui permettre de gagner sa vie ? Les réductions de *Cosette* fondues en bronze par Siot et Perzinka en 1890 ne le laissèrent pas espérer. On retrouva Pompon de nouveau praticien.

Mais sa volonté de créer survécut à l'abrutissement de journées de dix heures allongées des heures de trajet à pied, à la routine du savoir-faire : « Il risquait de donner à sa pensée un style "compagnon du tour de France". Dans ce style intellectuel la formule prend un caractère un peu magique et ne permet plus qu'on la discute. Les moyens deviennent rituels et une sorte d'orgueil obtus, de conservatisme matériel emplit bientôt l'âme des initiés. »⁸ Il allait démontrer le contraire et donner l'exemple (rare) de l'ouvrier qui devient créateur, quand il dépasse la cinquantaine. Ce chemin fut abrupt.

Sa technique, au lieu d'être mécanique, lui apprit le respect de la matière qui le conduisit à la simplification des formes. C'est à lui que Delacroix aurait pu dédier cette réflexion de son *Journal* : « La peinture [et encore plus la sculpture] a commencé à être un simple métier. On était imagier comme on était vitrier ou menuisier. Les peintres primitifs étaient plus ouvriers que nous : ils apprenaient supérieurement le métier avant de penser à se donner carrière. C'est le contraire aujourd'hui » (13 janvier 1857).

Ce que Pompon apprit en taillant pour les autres, Rodin le féconda. L'admiration de Pompon pour le grand maître était manifeste. Avant son entrée à l'atelier, sa *Sainte Catherine* (1886) rendit hommage à la *Tête de la martyre* (1882). Après qu'il eut quitté l'atelier, ses croquis de la petite église de Beuvreuil, ou ceux de la porte du cimetière de Gisors, rappelant son goût premier pour l'architecture, firent un modeste écho aux dessins de cathédrales de Rodin. Vivre dans l'intimité du sculpteur de 1890 à 1895 offrit à Pompon la plus riche des formations. Rodin était conscient de son pouvoir, comme en témoigne cette lettre qu'adressa le jeune sculpteur Ernest Nivet à Bourda, son maître de Châteauroux : « Il [Rodin] m'a dit que je perdais tout à fait mon temps [...] à l'École [des beaux-arts] et en plus que je perdais ce que je savais [...]. "Pour faire au contraire de l'École il faut avoir un tempérament de cheval ! [...] Le moyen le plus énergique à prendre, c'est de faire de la pratique, pour gagner votre journée. Et de temps en temps vous prendrez quelques jours pour faire de la sculpture. Vous ferez beaucoup plus de progrès qu'en allant à l'École [...]. Je ne fais pas d'élève. Si vous étiez praticien j'aurais pu vous prendre ici en cette qualité et vous rétribuer" » (16 décembre 1891).

Rodin laissait de la liberté à ses exécutants, comme le prouve cette photographie du *Sculpteur et sa muse*, dont Pompon assurait la pratique. Il griffonna les retouches à faire sur la photographie [voir ci-contre]. Ce qu'il demandait ressemblait à l'interprétation d'une partition par un musicien.

Rodin apprit à Pompon sa théorie des profils, sa recherche du mouvement emboutissant plusieurs gestes en un pour concentrer l'expression. Sans *L'Homme qui marche*, de Rodin, y aurait-il eu *l'Ours blanc* de Pompon, qui, immobile, avançait cerné par une « ligne sans bout » ? Ces règles lui permirent de s'émanciper.

Bien que menacé des prud'hommes par Pompon en 1893, Rodin confia à ce dernier la direction de son atelier. Pompon transmettait les comptes des compagnons, payait les marbres, supervisait le travail¹³. En 1898, Rodin recommanda (sans succès) *Cosette* ; en 1903, Pompon se rendit au banquet offert à son ancien patron, comme en témoigne cette carte de visite : « François Pompon, Sculpteur, Admirateur du maître Rodin, sera avec tous les amis le 30 juin à Vélizy. »

« On s'enrichissait beaucoup auprès de lui, dit Pompon. Il fut un artiste génial et les années que l'on passe auprès d'un homme comme lui sont nécessairement de belles années. »

Ce qui reste curieux, c'est la fidélité de Pompon au Salon des artistes français, alors que Rodin et Dalou, dont Pompon dessina le *Monument à Delacroix* du jardin du Luxembourg, l'avaient quitté en 1890 pour la Société nationale des beaux-arts, plus ouverte, où alla même Saint-Marceaux. Mais Pompon n'était pas encore Pompon.

Chez Rodin, il connut aussi l'émulation d'un atelier qui rassemblait les jeunes talents - Brancusi lui-même y travailla, contrairement à ce qu'il déclara plus tard. Il y connut Camille Claudel, qui allait rompre avec Rodin tout au long des années 1890 mais qui l'initia peut-être à l'art de l'Extrême-Orient. Comment en effet n'être pas surpris des affinités qu'entretiennent certains brûle-parfums du XVIII-XIX^e siècle du musée Cernuschi avec les futures œuvres de Pompon ? Le japonisme, qui bouleversa l'esthétique européenne, toucha en premier les artistes. Entre trois Expositions universelles de Paris (1867, 1878 et 1889), qui le révélèrent au grand public français, des publications, ordinaires comme *Le Premier Volume des albums Reiber* (1877), ou luxueuses comme *Le Japon artistique* (1888-1891), de Samuel Bing, diffusèrent cette vision, neuve pour l'Occident.

L'année où Bing commença à faire paraître sa revue, Pompon aurait aperçu à Saulieu l'oie marchant à contre-jour « gainée de lumière » qui lui révéla la puissance de la simplification. Nous comptons sur Rodin pour être abonné au *Japon artistique*, ce qui aurait peut-être permis à Pompon, son praticien, d'en feuilleter les pages à l'atelier, mais Rodin n'était pas assez riche à l'époque et la revue ne figure pas dans sa bibliothèque¹⁸. Ce n'est qu'en juin 1911 qu'il acquit, chez Pierre Terce, un daim monté par le dieu de la Longévité. En revanche, les bronzes animaliers rapportés d'Extrême-Orient par Henri Cernuschi en 1873 furent exposés avant que son musée ne fût ouvert, avant 1898. Pompon put y ressentir la parenté que nous apprend Vadime Elisseeff : « Le terme japonais de *chokoku* qui traduit le mot "sculpture" n'est apparu qu'au moment où se créaient après Meiji (1868) les écoles d'art à l'européenne. C'est rappeler que le sculpteur-décorateur n'était pas considéré comme un artiste, mais comme un artisan ; on trouve souvent encore, au XIX^e siècle, le titre d'artisan (*Kōjin*) devant la signature du fondeur. »

De même les légendes accompagnant les croquis de Kitao Keisai Massayoshi dans *Le Japon artistique* peuvent-elles convenir à Pompon : « Parti pris d'extrême simplification qui exige une très grande rapidité de vision, une aptitude particulière à dégager presque en un clin d'œil le trait caractéristique de chaque chose, celui qui tracé seul au dédain des autres donnera au spectateur l'impression d'un dessin complet et synthétisé. C'est presque une théorie tout entière en effet qui est écrite dans cette forme ovale, donnée par l'artiste aux canards mandarins, sanglier, renard... »

L'attrait de l'Extrême-Orient fut attesté, côté Chine, par des contemporains du sculpteur, comme Jacques Reclus, qui lui offrit en 1930 des photographies prises au tombeau de Yao, lac de Hang-chou-Chékiang à l'ouest, ou côté Japon, par les archives du fondeur A. A. Hébrard. Après avoir acquis, en 1905, le modèle de la *Poule cayenne* de Pompon, Hébrard la revêtit, en janvier 1906, d'une « patine Jap [onaise] taches d'or ».

L'émulation, toujours, le conduisit sans doute plus souvent au Louvre, où il entra librement en tant qu'artiste. Il ne demanda pas de carte de copiste. Il allait admirer l'art égyptien et ses animaux sacrés, le *Taureau Apis*, *Horus*, *Babouin*, où les techniques de taille atteignent un style simplifié qu'on retrouve dans la céramique²⁴. L'entrée du mastaba d'Akhetetep provenant de Saqqara en 1903 dut l'intéresser. Le goût pour les civilisations primitives²⁵, les découvertes préhistoriques en Dordogne, les bronzes de Neuvy-en-Sullias comme ce Cerf de la fin du I^{er} siècle avant J.-C., la multiplication des articles dans les revues grand public entraînaient-ils les artistes vers le monde des animaux ? Pour Pompon, ce n'était pas une nouveauté : sa première sculpture connue est une *Lucane* (1874) ; dix ans après, il fit un *Canard appelant* ; enfin en 1892 il exposa au Salon le *Poulet nouveau-né* dont il ne nous reste que la coquille. Son choix devint définitif en 1905 : comme la simplification des formes, l'animal-sujet était dans l'air. Il n'est que de voir les jouets, la céramique de Copenhague et jusqu'aux célèbres volumes de Benjamin Rabier (1869-1939), qui cernaient ses animaux d'un trait. Pour « Le corbeau, la gazelle, la tortue et le rat » (1906), il creusa dans une dalle des silhouettes qui évoquent une mise en scène de Pompon figurant sur une ancienne photographie [voir ci-dessous *Ours brun*, *Cigogne*, *Grue cendrée* disposés en frise dans l'atelier de l'artiste]. Ce mouvement se développa aussi à l'étranger, par exemple en Allemagne, avec August Gaul (1869-1922), qui, partant d'Adolf Hildebrand, chercha le volume simple et classique menant au lisse *via* l'animal.

Formé par ces cinq années, Pompon avait dès lors besoin de temps pour lui. Ce fut la vie régulière de 1896 à 1914 chez Saint-Marceaux qui le lui donna. Nous avons pu bénéficier par une autorisation exceptionnelle de l'accès au *Journal* encore inédit de Mme de Saint-Marceaux²⁷, qui mentionne à plusieurs reprises le fidèle praticien. Pompon, à partir de 1896, passa l'été, de juillet à octobre en général²⁸ avec sa femme Berthe, à Cuy-Saint-Fiacre [Seine Maritime], où les Saint-Marceaux avaient une propriété. Après la mort de René de Saint-Marceaux, la présence de Pompon à Cuy ravivait chez Marguerite de Saint-Marceaux la nostalgie de ces dix-sept étés.

Ainsi Pompon assurait-il l'année entière les pratiques de son patron, qui eut un atelier important (comme Rodin qu'il n'aimait guère) et quoi qu'en dise sa femme : « On accuse René de faire faire ses œuvres par ses praticiens. Complaisants vraiment ceux qui, depuis trente-cinq ans, font pour lui des choses admirables sans s'en donner les gants. » Occupé des grandes compositions de son maître, Pompon se réserva d'autres sujets ; il les prit dans les basses-cours l'été, au jardin des Plantes le reste de l'année. Il avait besoin de ces modèles gratuits et silencieux, qu'il pouvait étudier sans hâte. Il en tira ces réflexions : « Tous les animaux devraient être blancs », ce qui était une façon de dire « J'aime la sculpture sans trous ni ombres », proche de la déclaration de Brancusi « J'ai supprimé les creux qui font des ombres »³⁰. Et aussi : « C'est le mouvement qui détermine la forme. [...] ce que j'ai essayé de rendre c'est le sens du mouvement. Au jardin des Plantes je suis les animaux quand ils marchent. [...] C'est curieux : je rencontre là beaucoup de jeunes sculpteurs qui observent, comme moi, les animaux, mais ils ne les suivent pas. Ce qui est intéressant, c'est l'animal qui se déplace. » Cette quête du mouvement, qui obséda les sculpteurs du XIX^e siècle, trouva chez Pompon une réponse « minimale » : « Ma statue était exactement de la même taille que mon modèle : sauf que, ici, dans la région du cou, il y a (tenez, à cet endroit-là) deux centimètres de plus qu'en réalité. Savez-vous ce que c'est que ces deux centimètres ? Eh bien ! C'est le mouvement ! »

Cette synthèse ne fut pas facile : « Même aujourd'hui, lorsque je sculpte, je continue à porter sur mon plâtre (car c'est sur le plâtre que je travaille) beaucoup de détails comme autrefois. Non, je ne figole tout de même pas autant que jadis mais je conserve cependant un grand nombre de détails destinés à disparaître. Je fais l'animal avec presque tous ses falbalas. Autrement je me perds. Et puis, petit à petit, j'élimine de façon à ne plus conserver que ce qui est indispensable. » Pompon ne fit pas le saut dans l'abstraction, mais il fit la plus longue route, par le plus dur chemin. « J'ai la certitude que François Pompon de tout temps a connu très exactement quelles étaient sa propre originalité, sa propre intelligence et sa propre valeur. J'ai la certitude qu'il a jaugé sans faute, toujours, ses patrons, depuis le patron sculpteur de monument funéraire, membre du syndicat patronal des marbriers, jusqu'au patron sculpteur de grands ennuis officiels, membre de l'Institut. Il les a jaugés, mais il ne les a pas jugés. »

Pompon vécut assez vieux pour connaître la gloire. La photographie qui montre le vieil ouvrier regardant son *Ours blanc* sortir du bloc taillé par les mains des Supéry à Malakoff nous dit la révolution accomplie. Quand *l'Ours* entra au musée du Luxembourg, en 1929, il trancha par son modernisme sur la sculpture agitée du XIX^e, précédée par le *Saint Jean-Baptiste* et *L'Âge d'airain* de Rodin sur fond de tapisseries. Deux ans plus tard, en 1931, la peinture claire des murs remplaça les Gobelins. Le blanc et le vide gagnaient du terrain. Quand le palais de Tokyo, construit pour l'Exposition universelle de 1937, s'ouvrit, d'abord en 1942, puis en 1945, au musée national d'Art moderne, Pompon fit partie des élus. Le *Catalogue-guide* de 1947, de J. Cassou, B. Dorival et G. Homolle, reproduisit cinq sculptures, *l'Héraclès archer* de Bourdelle, *Le Désir* de Maillol, le *Grand Cerf* de Pompon, la *Sirène* de Laurens et le *Coq* de Brancusi.

R I C H A R D
ORLINski

SCULPTEUR DU XXIème SIECLE

PORTRAIT

R I C H A R D ORLINSKI M'A DIT...

Par Liliane Colas

Environné de ses animaux, interrogés sur son art, Richard Orlinski se confie et s'explique avec sincérité et simplicité : « Pour mes animaux, je pars d'un concept où, dans leur lien avec l'être humain, il n'y a ni dominant ni dominé. Le principe de l'homme plus fort que l'animal n'existe pas pour moi.

Je vois l'animal sauvage, dans son environnement et son comportement naturel, il agit selon ses instincts qui le guident. Je respecte son identité, la nécessité de sa survie.

En tant qu'homme, je contrôle mes pulsions, **les reprends** pour agir raisonnablement mais la nature humaine peut être cruelle, bien plus que celle de l'animal qui ne tue que pour se nourrir ou se défendre.

En tant que sculpteur et spectateur, je représente chaque animal sauvage avec sa force, sa puissance, sa férocité mais je veux aussi montrer sa sagesse, sa douceur, son intelligence, son esprit de liberté... ce sont ces dualités, ces paradoxes qui m'intéressent. Je transforme une vision négative de la violence animale en une pulsion positive amenée par l'esthétique de l'œuvre et son accessibilité immédiate.

Mes animaux sont un miroir de l'âme humaine, de ses imperfections, de notre propre animalité, une réflexion profonde sur la nature de l'Homme.

C'est mon concept " Born Wild " Né sauvage. »

Le sculpteur inclut dans l'animal le prédateur, gueule ouverte aux dents acérées, armé de colliers à pointes, tout en magnifiant sa beauté, son caractère dans une représentation qu'il rend plus vraie que nature, en ne respectant pas forcément les dimensions et les proportions, pour rendre son œuvre plus naturelle et vivante. Le crocodile : le réflexe inné, l'instinct de survie, la représentation parfaite de l'animal sauvage qui a su s'adapter à son environnement puisqu'il a survécu à la fois aux catastrophes naturelles et aux glaciations. Il n'est pas si éloigné de l'homme qui a lui aussi un cerveau reptilien, siège de ses pulsions incontrôlées.

Ce qui nous mène à cette allégorie de la femme victime de la violence, femme objet, transformée par la beauté d'une Vénus renaissant dans la mâchoire du crocodile, le prédateur, symbole de la cruauté du monde actuel : « La bête a respecté la belle ».

La panthère : mystère, grâce et souplesse, sa rapidité et sa puissance, féminité et sensualité. L'éléphant : brutalité et bienveillance mais aussi le lion, le taureau, le cheval, le loup, le dragon, l'hippopotame, l'ours, tous dans la splendeur de leur état sauvage, tous dont la violence peut être transposée en énergie positive pour l'homme.

L'artiste part du dessin et de son volume découpé en facettes où la lumière se reflète, pénètre en profondeur, joue un rôle majeur, détermine sa conception, sa couleur, sa transparence. Sa prédilection va vers la résine qui peut se polir comme le métal et toutes les matières translucides, le cristal, qui peuvent se colorer en surface et en profondeur. La force et la douceur, la tonalité des pigments venant du monde entier sont adaptées à la personnalité de chaque animal et sert son expression. Et ses œuvres les plus récentes, en aluminium, inox ou bronze ajouré évident l'animal pour le sculpter comme de la dentelle.

Artiste chercheur, novateur, scientifique, il se sert de la technologie, de la robotique autrefois réservée à l'industrie aéronautique ou automobile, accessible pour réaliser ses modèles avec l'acquisition de robots de l'atelier de pliage Renaud pour la formule 1. « Je suis sculpteur, ni mouleur, ni soudeur... »

Il s'entoure d'une équipe de spécialistes pour les moulages et le polissage et finitions précieuses : argenture, dorure à la feuille, incrustation de diamants, la pigmentation par couches successives. Autant de source d'inspiration et de recherches dans toutes matières où la finition n'est plus une contrainte, mais une technique maîtrisée.

Richard Orlinski voit grand, sa première vision est la taille monumentale et sa matière puis viendront les réductions, petites mais toutes aussi précises pour les mettre à la disposition d'un plus large public, réadaptées à l'aide d'un scanner en 3D.

Artiste de son temps qu'il dépeint par le pouvoir de l'image, de son impact dans la société, celle de la consommation, des bouleversements causés par l'oppression de pouvoir politique et idéologique, des phénomènes révolutionnant toutes les couches sociales tels que le jean ou le blouson, il aborde tous les thèmes et le concrétise en toute liberté et sans autre limite que de créer des sculptures « que je peux installer chez moi devant lesquelles mes enfants peuvent passer... ».

Que ce soit King Kong, appartenant à son concept sauvage, gorille géant archaïque, menaçant, frappant sa poitrine, hurlant, la gueule ouverte aux crocs acérés, il nous fait peur : c'est la bête féroce invincible capable de tendresse, vulnérable quand il tombe amoureux, victime alors de notre civilisation moderne.

Symbole de la force de la Nature, messenger et sauveur de la civilisation en danger, il veut préserver la planète et les espèces menacées et la débarrasser des désastres écologiques. Superman, super héros monumental américain qui, tel César étendant son bras pour proclamer la Pax Romana est un pacificateur, un bienfaiteur de l'humanité mais il peut aussi incarner l'idéologie stalinienne en désignant de son bras sa propagande aboutissant à l'asphyxie et la violence meurtrière, symbole encore proposé à la réflexion. Thèmes orientés par la civilisation actuelle, ses messages exprimés par ses œuvres qu'il veut partager : « ...l'art doit aller au devant du public, de tous les publics. J'aime l'idée que chacun puisse s'ouvrir à l'art ailleurs que dans les musées... » « Dans mes oeuvres, je mets un peu de moi, une forme de vie, un sens. Ensuite il y a des gens qui ont besoin de comprendre une oeuvre, d'autres non, ils la ressentent... »

Suivant la démarche du sculpteur, Saulieu va découvrir les oeuvres de Richard Orlinski en les exposant dans la ville et le musée.

BIOGRAPHY

Richard Orlinski is a French artist who was born in Paris in 1966. In 2004 he started to make sculptures and has always been surrounded of a team of highly skilled technicians. His artworks, designed with the concept "Born Wild" reflect the main values in a contemporary style, which never yields to the trash, the extravagance or the ephemeral. .

Deeply rooted in his time, Richard Orlinski mainly uses contemporary materials such as resin and aluminum, but also marble, stone and bronze. His works touch a wide audience, including children fascinated by his iconic creations. He feels a sincere artistic awaken interest among younger and personally involved in meetings and cases where it can assist joy.

Richard Orlinski sculpts to sublimate reality and creates living, beautiful and timeless artworks that arouse emotion in the public's eyes. Richard Orlinski has been guest of honour at Art Elysees Fair, Art Paris Fair, Artiferia in Bologna and Cannes, Deauville and Cabourg Festival...

He is the first french best selling artist in the world since November 2015.

CONCEPT

Richard Orlinski wants to transform the negative impulses in positive emotion. Its concept brings violence into beauty. «We must fight against discouragement and our dark character.

I want my work to help people channel their dark thoughts, they turn them into beauty». The french sculptor known for his monumental sculptures, sometimes animals bright colors(panther, crocodile, wolf, wild kong...) transposed in resins, aluminum, marble or bronze.

Orlinski examines the transformation of a primordial instinct in a civilized emotion. Vectors of this metamorphosis are the aesthetics of the work, the pursuit of perfection of the sculptor and the viewer's perception.

L'INTELLIGENTSIA PARISIENNE LE BOUDE MAIS SHARON STONE ET PHARRELL WILLIAMS SONT PARMI SES PREMIERS CLIENTS

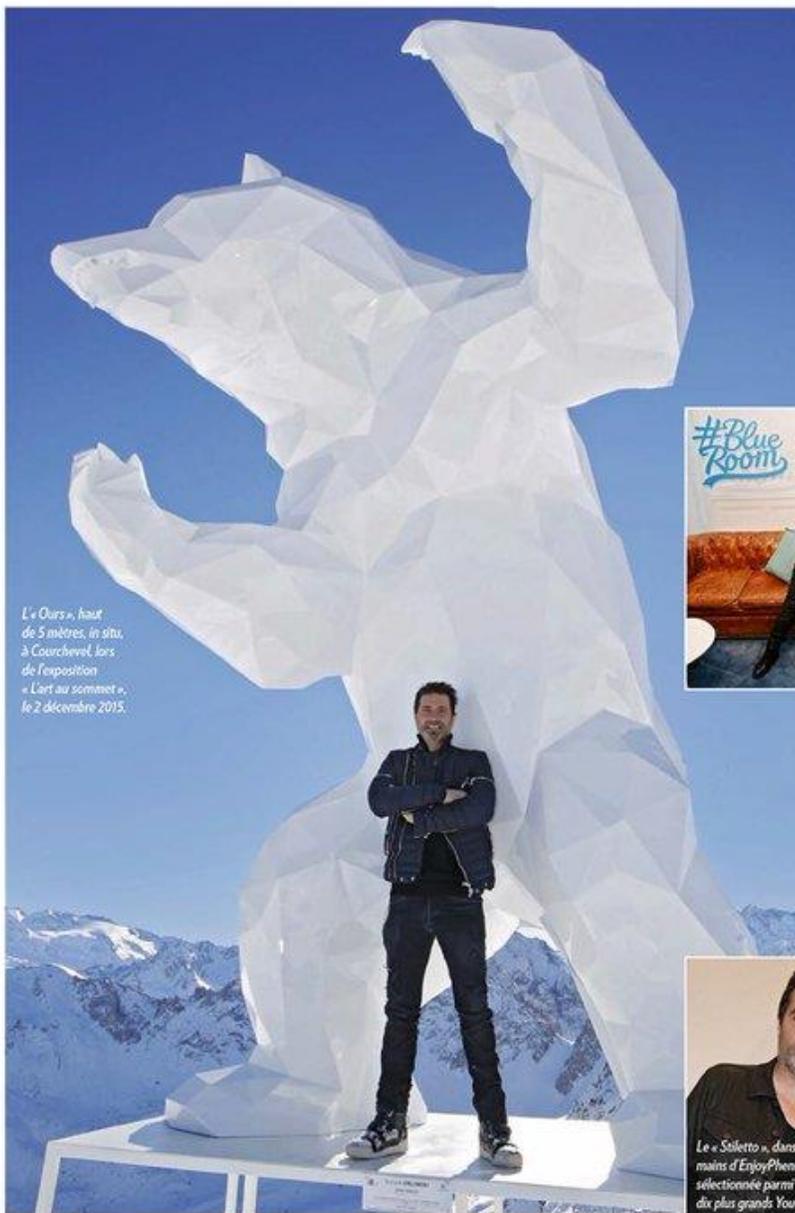
La bouche d'un crocodile en or pour 15 millions d'euros, tient mordicus à ce que son travail soit vu par tous. « Je veux casser les codes, mon œuvre doit être accessible, y compris aux jeunes qui peuvent acquérir mes sculptures miniatures pour quelques centaines d'euros. L'art n'a pas de frontières. » Il dit réinvestir 90 % de ce qu'il gagne dans ses différents projets – « Je vis bien mais n'ai ni jet privé ni bateau » –, multiplie les collaborations avec le chocolatier Jean-Paul Hévin, le chef triplement étoilé Frédéric Anton, la cristallerie Daum, l'orfèvrerie Christoffe ou le parc Disney pour les 25 ans duquel il a le projet de créer un nouveau « Mickey Magicien ».

« Wild Kong », sa pièce iconique, règne dans la Blue Room du siège parisien de Twitter France, inauguré en présence du Premier ministre, Manuel Valls, et de la secrétaire d'Etat chargée du Numérique, Axelle Lemaire. Pendant le Festival de Cannes ses œuvres étaient exposées à l'Eden Roc, au Majestic et au Carlton. Le 19 mai, il assistait à la prestigieuse soirée annuelle de l'amfAR où il a côtoyé Katy Perry, Orlando Bloom et Leonardo DiCaprio. Cannes lui a aussi donné l'occasion de se lancer dans un nouveau genre : la pop, avec la chanteuse néerlandaise Eva Simons. « HeartBeat Sound » fait l'objet d'un single diffusé en exclusivité par NRJ. Un clip en 3D suivra à la rentrée. Un autre projet musical est en cours avec Akon. Le « phénomène Orlinski » est de nature foisonnante.

Ce touche-à-tout hyperdoué et hyperactif n'en a pas fini avec l'art des métamorphoses. Le métier d'acteur semble une seconde nature. En 2017, il jouera avec Béatrice Dalle et Guillaume Gouix dans « Les effarés », le prochain film de Francis Renaud sur les poètes Rimbaud et Verlaine. « Je suis de mon époque. Ouvert à tout. Loin de se cannibaliser, ces projets s'enrichissent les uns les autres. J'aime vibrer, apprendre. J'accueille toutes les propositions, sans a priori, même si la sculpture reste le cœur de mon métier. J'ai la tête pleine à craquer et suis parfois épuisé mais j'aurai toute la mort pour me reposer. »

Pour les enfants, « promis, juré », il s'arrêtera dix à quinze jours cet été. Où iront-ils ? Peut-être au Japon. « On verra. J'aime me décider à la dernière minute. » Divorcé dans la douleur en 2014, Richard Orlinski entretient des rapports fusionnels avec l'« Orlinski team », comme il la surnomme. Une fille, Inès, et trois garçons, Yohan, Julien et Jonathan, âgés de 10 à 20 ans, avec lesquels il joue au foot. « Ils sont tout pour moi. J'ai tellement manqué quand j'étais gosse. » ■

Vigorne Le Guay @VigorneLeGuay



L'« Ours », haut de 5 mètres, in situ, à Courchevel, lors de l'exposition « Art au sommet », le 2 décembre 2015.



De g. à dr. : Sylvie Tellier, Iris Mittenaere, Miss France 2016, Alessandra Sublet et le « Kong », dans la Blue Room de Twitter.



Aux platines pour lancer son single « HeartBeat Sound » avec la chanteuse Eva Simons, au Gotha Club pendant le Festival de Cannes, le 12 mai.



Le « Wild Kong » pour décorer la Blue Room de Twitter, lors de l'inauguration, le 11 mai.



Avec le réalisateur Francis Renaud et Béatrice Dalle, ses compagnons d'affiche dans « Les effarés ».



Le « Soletto », dans les mains d'EnjoyPhenix, sélectionnée parmi les dix plus grands YouTubers français : un prix sculpté par Orlinski, le 7 novembre 2015, à Paris.

PORTRAIT



Célèbre dans le monde entier pour ses sculptures, Richard Orlinski a décidé de se lancer dans la musique. C'est ainsi que l'artiste est passé derrière les platines pour composer ses propres morceaux. Accompagné de la très talentueuse Eva Simons, ils ont à eux deux sorti «Heartbeat» qui est un véritable succès. Pour NRJ, Richard Orlinski a accepté de se confier sur son changement de trajectoire. «Pour moi l'art, c'est universel. C'est-à-dire que la musique, la sculpture, l'écriture, la peinture tous se mélangent. Donc il y a des ponts, qui pour moi, sont automatiques dans ma tête. L'émotion c'est aussi universel. Donc à partir du moment où on arrive également à faire ressentir de l'émotion aux gens, alors on a tout gagné. Quand je vois leur visage enjoué, pour moi, j'ai tout gagné.»



RICHARD
ORLINSKI & EVA
SIMONS
HEARTBEAT

Richard Orlinski

SES ANIMAUX ONT FAIT SA FORTUNE

Son gorille lui donne des ailes. Et vice versa. A 50 ans, l'ex-designer touche-à-tout est prêt à conquérir le monde, celui de l'art contemporain. Il peut compter sur des alliés de taille : crocodiles en résine, tigres en dentelle, panthères à grosse tête, loups et dragons en aluminium, onyx rouge, albâtre... Son bestiaire sur mesure a d'abord été adopté par la jet-set avant de séduire les initiés. De Londres à Hongkong, de Genève à New York, Orlinski expose dans 90 galeries, et jusqu'aux sommets de Courchevel. Ses King Kong blancs étaient même présents pour l'ouverture de l'Euro. Ce pourrait être une consécration, mais lui considère que ce n'est qu'un début. Sculpture, musique, cinéma, l'artiste veut tout embrasser et affirme : « Je crée no limit. »



EN QUELQUES
ANNÉES, IL EST DEVENU
LE SCULPTEUR
FRANÇAIS LE PLUS VU
DANS LE MONDE.
SA COTE S'ENVOLE

*Virée en altitude, à Valence, pour
le nouveau King de l'art et son Kong en résine
de 2,30 mètres de hauteur et 150 kilos.*

PHOTO RICHARD MELLOUL

IL PREND SA REVANCHE SUR SON PÈRE DONT LA VIOLENCE TERRORISAIT SA MÈRE ET LES DEUX ENFANTS

PAR VIRGINIE LE GUAY

« Le vent souffle fort, je vais là où il me porte. » Un jour à Courchevel, un autre à Cannes, le troisième à Dubaï, Abu Dhabi ou Los Angeles, il faut de la ténacité pour rencontrer le sculpteur-dompteur Richard Orlinski, dont le bestiaire multicolore – crocodile en résine rouge, panthère dentelle en aluminium, Kong noir, rose ou bleu, loup rugissant, cheval dressé sur ses pattes arrière... – envahit la planète.

Rien n'a été donné à Richard Orlinski. Sourire désarmant et look de rockeur (jean et tee-shirt noir, baskets montantes), il parle, du bout des lèvres, d'une enfance « cabossée et chaotique » dans un foyer où régnaient les cris et les pleurs. Une

mère aimante mais parfois dépassée par l'énergie de son rejeton, et un père dont les accès de grande violence terrorisaient femme et enfants.

A 4 ans, l'enfant précoce qui déborde d'idées offre déjà à sa maîtresse de l'école primaire Saint-Ferdinand-des-Ternes des petits modelages d'éléphants et d'hippopotames. Il se passionne tour à tour pour la harpe, la batterie, l'électricité, et la course de vitesse: au point qu'il est champion de France 1976, à 10 ans. Il parle du divorce de ses parents, deux ans plus tard, comme d'« une délivrance », de l'absence du père comme d'« un soulagement ». Mais Aline, sa mère, connaît des années matériellement difficiles dans l'appartement familial du XVII^e arrondissement qu'elle a gardé et où elle vit encore. Richard, lui, entre en sixième au lycée Pasteur, un nouveau milieu, de nouveaux codes. S'il va au McDo ou au cinéma, c'est grâce à la générosité de sa grand-mère maternelle, dont il a toujours été proche, ou de camarades plus argentés. Une adolescence turbulente, de nature « créative ». Le jeune homme rivalise d'ingéniosité pour semer la zizanie, comme couler du mercure dans les robinets des toilettes. « J'étais le bad boy. » Son inventivité est sans limite. Mais il ajoute à la longue liste de ses passions le foot et les filles. Plus question d'animaux en terre cuite. « Pour draguer, c'était zéro. Le théâtre ou la musique rock devenaient nettement plus sexy. » Un bac économie en poche, il s'inscrit en gestion à l'université de Tolbiac où il obtient un Deug avant d'intégrer une école de commerce:

le MBA Institute. Pour payer ses études, il se fait coursier. « Pas question d'être à la traîne, je devais assurer. » La vie professionnelle le conduit, « au gré des rencontres et des opportunités », à faire de l'immobilier, de la décoration, du design ou de l'événementiel, en étant toujours son propre patron. L'argent rentre, ce qui lui donne confiance – « La bohème, ce n'est pas mon truc. » Il s'implante dans le XVI^e arrondissement, se marie, fait des enfants et, irrésistiblement, revient à sa passion d'autrefois, la sculpture, qu'il pratique dans un garage. C'est presque par hasard que, à 38 ans, il montre ses crocodiles à des personnalités du monde de l'art qui, instantanément séduites, le découragent néanmoins: « Tu es nobody, personne ne te financera. »

Peu importe, Orlinski se lance. Il achète des moules, ne lésine pas, choisit les matériaux les plus onéreux: résine, aluminium, marbre, pierre, Inox, bronze, béton, feuilles d'or... Travaille sur la brillance et le mat. Met au point une résine transparente et des alliages finition « poli miroir ». Ses animaux sont sauvages, fiers, conquérants. King Kong martèle son torse de ses poings, le crocodile a la gueule ouverte, la panthère est dotée d'une tête quatre fois plus grosse que la réalité. Son bestiaire fantastique s'enrichit de crânes, de mâchoires, de jeans, de stilettos. Grand admirateur de Roy Lichtenstein, Andy Warhol, Keith Haring ou Niki de Saint Phalle, Richard Orlinski fait travailler entre 100 et 150 fondeurs, soudeurs, polisseurs, menuisiers, marbriers.

Il crée un atelier de pliage selon des techniques de carrosserie utilisées dans la F1. Pendant deux ans, il tâtonne, expérimente. Petit à petit, des « professionnels » s'intéressent à lui: les galeries Alexandre Leadouze et Perahia, à Paris, la galerie Bartoux, qui a des antennes à Honfleur, Saint-Paul-de-Vence, Courchevel, Cannes, Londres ou Singapour, la galerie Bel Air Fine Art et la galerie Markowicz à Miami. Des lieux emblématiques qui attirent les beautiful people et la jet-set: Sharon Stone, Pharrell Williams sont parmi ses premiers clients. Les sculp-

Il crée un atelier de pliage selon des techniques de carrosserie utilisées dans la F1

tures qu'ils lui achètent pour orner leurs propriétés le font connaître outre-Atlantique. Boudé par l'intelligentsia parisienne, il multiplie les défis: des expositions à ciel ouvert à Aspen aux Etats-Unis, Val-d'Isère, Courchevel où il installe ours, chevaux, loups de 3 à 7 mètres. A Noël dernier, un colossal gorille rouge accueillait les skieurs à l'arrivée du téléphérique de la Saulire à 2738 mètres d'altitude. Un peu plus loin, c'était un ours de 5 mètres. Effet spectaculaire, buzz immédiat. Exposé dans 90 galeries à travers le monde, Orlinski, qui a vendu, il y a deux ans, une pin-up jaillissant de

(Suite page 90)



Entouré de sa garde rapprochée, un artiste qui n'a pas peur de se mouiller. A la piscine Aqua 92 UCPA à Villeneuve-la-Garenne, le 3 juin.



Le talentueux artiste fait l'objet d'un portrait intimiste et touchant dans "Paris Match".

Il est le sculpteur français le plus en vu du moment. Célèbre pour ses créations aux couleurs vives, aux formes animales et réalisées dans des matériaux contemporains comme la résine, le marbre, l'inox ou bien encore l'aluminium, [Richard Orlinski](#) peut se targuer d'avoir parcouru du beau chemin, un chemin brillant. A 50 ans, [l'artiste français](#) est désormais sur toutes les lèvres. Outre-Atlantique et en Europe, ses oeuvres s'arrachent comme des petits pains. En l'espace de quelques années à peine, il est également devenu le chouchou des "beautiful people et de la jet set", comme le souligne si justement *Paris Match*, qui lui dédie cette semaine un portrait intimiste.

À lire aussi

Dans les colonnes du magazine, ce père de quatre enfants (Inès, Yohan, Julien et Jonathan, tous âgés de 10 à 20 ans) se dévoile comme rarement, évoquant son incroyable parcours jusqu'à son succès fulgurant. S'il jouit aujourd'hui d'une belle notoriété, c'est avant tout grâce à son travail acharné. Une sacrée revanche sur la vie, lui qui avait vécu une enfance "cabossée et chaotique" dans un foyer "où régnaient les cris et les pleurs". Élevé par une mère aimante, Aline, Richard Orlinski a surtout grandi avec un père violent dont les crises répétées terrorisaient la famille. L'ado blessé parle du divorce de ses parents comme d'une "délivrance" et d'un "soulagement".

En grandissant, l'artiste prodige se fait remarquer pour son caractère de "bad boy", toujours prêt à faire les quatre cents coups pour attirer l'attention de ses camarades mais aussi celle des filles. "Pour draguer [faire des animaux en terre cuite] c'était zéro. Le théâtre ou la musique rock devenaient nettement plus sexy", glisse-t-il. La tête bien faite, il décide d'étudier l'économie, la gestion et le commerce pour se donner toutes les chances de réussir. Ce n'est que quelques années plus tard, lorsqu'il pratique la sculpture dans son garage et dévoile progressivement ses crocodiles aux personnalités du monde de l'art, qu'il décide de se lancer définitivement.

J'aime vibrer, apprendre. J'ai la tête pleine à craquer.

Ses modèles d'inspiration ? Roy Lichtenstein, Andy Warhol et Keith Haring. En façonnant des panthères, des loups, des éléphants et même des "Wild Kong" (sa pièce iconique), il sublime la réalité pour mieux créer des pièces vivantes et intemporelles qui séduisent les amoureux de l'art. Du côté des stars, il compte parmi ses habitués [Sharon Stone](#) et [Pharrell Williams](#), qui figurent parmi ses premiers acheteurs. Mais Richard Orlinski ne veut pas juste se contenter d'une clientèle VIP, il souhaite aussi conquérir les amateurs les plus modestes. "Je veux casser les codes, mon oeuvre doit être accessible, y compris aux jeunes qui peuvent acquérir mes sculptures miniatures pour quelques centaines d'euros. L'art n'a pas de frontière" confie-t-il.

Toujours prêt à se réinventer grâce à de nouveaux projets, ce père de famille hyperdoué et hyperactif s'est aussi lancé dans la pop avec la chanteuse néerlandaise Eva Simons. [Dévoilé en mai](#) dernier à Cannes, leur single *HeartBeat Sound* fera l'objet d'un clip 3D qui devrait sortir à la rentrée. Et comme il ne s'arrête pas en si bon chemin, un autre projet musical est en cours avec [Akon](#). Multipliant les casquettes pour enrichir son parcours éclectique, Richard Orlinski s'apprête également à crever l'écran au cinéma. En 2017, il donnera en effet la réplique à [Béatrice Dalle](#) et [Guillaume Gouix](#) dans le prochain film de Francis Renaud, *Les Effarés*. "Je suis de mon époque. Ouvert à tout. Loin de se cannibaliser, ces projets s'enrichissent les uns les autres. J'aime vibrer, apprendre. J'accueille toutes les propositions, sans a priori, même si la sculpture reste le coeur de mon métier. J'ai la tête pleine à craquer et suis parfois épuisé mais j'aurai toute la mort pour me reposer" conclut-il.

R I C H A R D

ORLINSKI

ARRIVE AU MUSEE

FRANCOIS

POMPON

SAULIEU

ŒUVRES EXPOSEES

- Aigle aluminium 110 cm - Hauteur : 110 cm - Largeur : 165 cm - Profondeur : 120 cm - Poids : 50 kg
- Wild Kong bleu Sams 52 cm - Hauteur : 52 cm - Largeur : 42 cm - Profondeur : 21 cm
- Ours marchand résine noir brillant 70 cm - Hauteur : 33 cm - Largeur : 25 cm - Longueur : 70 cm - Poids : 12 kg
- Ours debout résine bleu Mauritius 130 cm - Hauteur : 130 cm - Largeur : 70 cm - Profondeur 80 cm
- Ours debout résine rouge 70 cm - Hauteur : 70 cm - Largeur : 45 cm - Profondeur 50 cm - Poids 27 kg
- Crocodile Cristal Clear bleu 70 cm - Longueur : 70 cm - Hauteur : 30 cm - Largeur : 30 cm - Poids : 10 kg
- Wild Kong Oil résine noir mat avec bracelet 110 cm - Hauteur : 110 - Largeur : 60 cm - Profondeur : 32 cm
- Panthère Cristal Clear rouge 70 cm - Longueur : 70 cm - Hauteur : 34 cm - Largeur : 15 cm - Poids : 9 kg
- Elephant résine rouge Orłinski 110 cm - Longueur : 110 cm - Hauteur : 110 cm - Largeur : 70 cm - Poids 20 kg
- Panthère résine noir brillante 152 cm - Longueur : 152 cm - Hauteur : 65 cm - Largeur : 30 cm
- Tigre résine rouge Flamme 130 cm - Longueur : 130 cm - Hauteur : 58 cm - Largeur : 82 cm
- Hippopotame blanc glacier 130 cm - Longueur : 126 cm - Hauteur : 91 cm - Largeur : 45 cm
- Dragon Chrome 40 cm - Longueur : 49 cm - Hauteur : 37 cm - Largeur : 21 cm - Poids 1 kg
- Cheval cabré résine Bleu outre mer mat 70 cm - Hauteur : 70 cm - Largeur : 49 cm - Profondeur : 17 cm - Poids : 13 kg
- Pikachu résine jaune 40 cm - Hauteur : 40 cm - Largeur : 40 cm - Profondeur : 30 cm
- Born Wild Letters résine tagée 75 x 42 x 15 cm
- Wild Shark aluminium 180 cm - Hauteur : 180 cm - Largeur : 120 cm - Profondeur : 142 cm
- 3 bas Relief tête de Kong 125 x 100 résine rose fluo + noir mat + blanc glacier mat
- 3 tableaux miniatures Kong Crystal Clear 81 x 66
- Loup hurlant blanc nacré 110 cm - Longueur : 110 cm - Hauteur : 93 cm - Profondeur : 29 cm
- Taureau aluminium 120 cm - Longueur : 120 cm - Hauteur : 69 cm - Profondeur : 41 cm
- Lion résine bleu Sams 80 cm - Longueur : 80 cm - Hauteur : 51 cm - Profondeur : 23 cm - Poids : 15 kg







**BORN
WILD**



SAULIEU
R I C H A R D
ORLINSKI

ARRIVE EN VILLE

Square Dumaire
Place Monge
Place de la République
Rue du Marché
Rue de la foire
Office de tourisme
Cour du musée

ŒUVRES EXPOSEES

- 1 Ours debout 500 cm blanc - Hauteur 500 : Largeur : 302 cm - Profondeur : 328 cm Poids 500 kg
- 1 Kong baril 400 cm rouge amovible - Hauteur : 400 cm - Largeur : 219 cm - Profondeur : 105 cm - Poids : 180 kg
- 1 Lion 320 cm bleu Sams Longueur : 320 cm - Hauteur : 202 cm - Largeur 91 cm - Poids : 120 kg
- 1 Panthère 300 cm blanc - Longueur : 300 cm - Hauteur : 140 cm - Largeur 90 cm - Poids 100 kg
- Cheval 320 rouge - Hauteur : 320 cm - Profondeur : 223 cm - Largeur : 77 cm - Poids : 120 kg
- 2 Taureaux Rouge 120 cm Face à Face Hauteur : 69 cm - Largeur : 43 cm - Longueur : 122 cm - Poids : 110 kg
- 1 croco 530 cm Rouge Longueur : 530 cm - Hauteur : 230 cm - Largeur : 185 cm - Poids : 110 kg





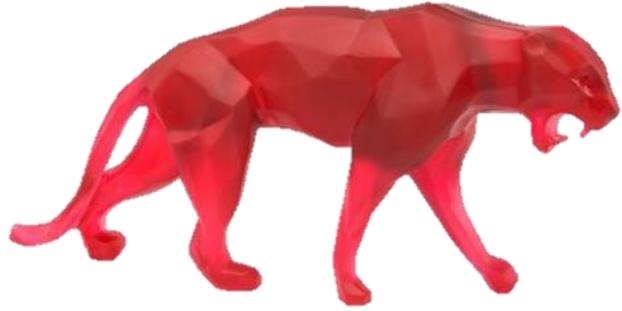
FRANCOIS
POMPON



RICHARD
ORLINSKI



« CONFRONTATION »





Richard Orlinski

<http://www.richardorlinski.fr/>

<https://www.youtube.com/channel/UC7k-X2MFn9LjMLBHqhcObvg>

<https://twitter.com/RichardOrlinski>

<https://www.facebook.com/richardorlinski.fr/>

<https://www.instagram.com/richardorlinski/>

<http://www.richardorlinski.fr/musique-richard-orlinski/>

contact@richardorlinski.fr



Relations presse Cécile ZICOT.

Responsable Musée François POMPON

03 80 64 19 51

06 08 49 41 74

<https://www.facebook.com/MuseeFrancoisPompon/>

Courriel

museepompon@gmail.com

Crédits photographiques : R. ORLINSKI

Maquette : Cécile ZICOT